

Bretagne, mai 1963

ÉLISE

Je regarde, par-delà la baie vitrée, la mer qui s'abat sur les rochers gris ardoise, les embruns blancs sur leurs arêtes dentelées. Prise d'une impulsion, je déverrouille la fenêtre, pour laisser entrer le cri des mouettes et la rumeur infatigable de la marée. Un couple de colombes se tient en équilibre sur un fil télégraphique. Elles inclinent la tête vers moi, intriguées.

— Élise, vous avez terminé ? Je peux vous déposer à la gare.

La voix de M. Beaufort, qui vient d'entrer dans la pièce, me transperce.

— Merci.

Je referme la fenêtre, en époussette le rebord et me tourne vers lui, sourire poli aux lèvres. Après quoi, j'enlève ma blouse de travail et le suis dans l'escalier, non sans accrocher le vêtement derrière la porte de la cuisine, tandis que nous traversons l'allée.

Il m'ouvre la portière de la voiture.

— *Merci, monsieur**¹.

1. Tous les mots ou phrases en italique suivis d'un astérisque figurent tels quels dans la version originale du roman (NdT).

C'est un gentleman dont j'apprécie les manières. Je me sens moins comme sa gouvernante et plus comme une personne à part entière.

— Vous avez quelque chose de prévu pour le week-end ? me demande-t-il alors que nous empruntons les routes bordées d'arbres qui mènent à la gare de Saint-Brieuc.

— Non, rien de spécial ; un déjeuner à la maison avec ma fille, puis sans doute une promenade sur la plage.

— Comment va Joséphine ?

Je suis touchée qu'il se souvienne de son prénom.

— Elle va bien, je vous remercie. Elle passe son *baccalauréat** le mois prochain. Elle veut aller à l'université. (Je perçois les notes de fierté dans ma propre voix et il s'en faut de peu que j'ajoute que c'est une fille intelligente.) Elle a eu dix-huit ans le mois dernier.

— Déjà ? Ce n'était qu'un bébé quand vous avez commencé à travailler pour nous.

— En effet.

Je m'adosse au siège. Ce chapitre de ma vie est-il terminé ? J'ai accompli ce que j'avais prévu. Joséphine a atteint l'âge adulte sans encombre, bientôt je lui dirai la vérité. Les mensonges que j'ai dressés autour de son enfance sont devenus les barreaux d'une prison invisible, qui m'ont enfermée et piégée. Seule la vérité me libérera désormais. Mais en même temps, elle me terrifie.

Nous faisons le reste du trajet en silence et je suis soulagée lorsque nous arrivons à la gare. Le train est déjà là. Je remercie M. Beaufort avant de me précipiter sur le quai, où je monte dans un wagon vide et m'installe sur un siège de velours élimé. Je pourrais aller me promener avec Joséphine, cet après-midi... D'un autre côté, je ne veux surtout pas distraire de ses études. Une fois ses examens terminés, nous aurons plus de temps pour parler. Vraiment parler. Je la vois déjà prête à déployer ses ailes et s'envoler, mais je ne peux

pas la laisser partir sans lui avoir appris tout ce qu'elle doit savoir.

Je descends quand le train fait halte à Lannion et sors de la gare. La vieille Renault 4 CV verte de Soizic est garée à la même place que tous les samedis quand elle vient me chercher.

J'ouvre la portière côté passager et je lui dépose une petite bise sur les deux joues dès que je suis installée.

— *Bonjour**, Soizic. Comment allez-vous ?

— Joséphine ne rentrera qu'en fin de journée, lâche-t-elle en guise de réponse.

Mon cœur se serre, mais je me ressaisis avant de répliquer :

— Elle est allée déjeuner chez un ami ?

— Oui, chez Hervé, répond-elle en tournant la clé dans le contact.

Je lui jette un regard en coin alors que nous nous mettons en route.

— Elle semble passer beaucoup de temps avec lui.

— C'est une bonne chose qu'elle ait un petit ami. Ne t'inquiète pas, je lui ai déjà parlé des garçons et...

Elle s'arrête là, sans préciser ce qu'elle insinue.

— Je vais lui en parler aussi, ajouté-je, dans l'espoir de réaffirmer ma position en tant que mère de Joséphine, rôle qui est le mien depuis qu'elle est née.

Concentrée sur la route, Soizic hausse un sourcil. Je me détourne et regarde par la fenêtre. Abandonnés par la mer, les voiliers de la baie de Sainte-Anne sont couchés sur le flanc, dans l'attente de la prochaine marée. La mer a emporté tout ce qui n'était pas ancré ou enraciné dans le sable. Parfois, j'aimerais pouvoir balayer le passé de la sorte, laisser le reflux l'entraîner vers le large d'où il ne reviendrait jamais. Mais le passé fait partie de ce que nous sommes, et il est temps pour moi de l'affronter. Que Joséphine sache.

— J'ai préparé le déjeuner, fait Soizic en me coulant un regard. Soupe à l'oignon, et il y a de la baguette fraîche.

— *Merci**.

J'ai fini par comprendre que c'est sa façon à elle de montrer qu'elle se soucie des autres. Car c'est bel et bien le cas. Malgré sa froideur et l'ironie de ses répliques, je sais qu'elle tient beaucoup à Joséphine, et même à moi. Nous ne sommes peut-être pas du même sang, mais Soizic fait désormais partie de notre petite famille. Simplement, je ne sais pas si elle a pris le rôle de mère, de grand-mère ou de père. Parfois, j'ai l'impression qu'elle assume les trois à la fois.

Nous tournons au coin de la rue et nous garons devant la vieille maison de pierre qui est mon logis depuis que j'ai quitté Paris. Une odeur d'ail et d'oignon m'accueille à l'intérieur et j'ai faim maintenant. Soizic verse la soupe à la louche ; le fromage fond sur les croûtons et les rondelles d'oignon charnues. Avant de se saisir de sa cuillère, elle fait un signe de croix.

— Merci, mon Dieu, pour ce repas.

— Amen, je murmure.

Nous mangeons dans un silence agréable, né du fait que nous nous connaissons depuis de nombreuses années. Soizic n'a jamais été du genre bavard et je suis habituée à ses manières. On pourrait dire qu'elle est taciturne, mais elle a ses raisons. Nous venons de finir notre soupe quand Joséphine fait irruption dans la cuisine. Ses yeux bleus brillent d'excitation.

— Maman, devine quoi ? lance-t-elle sans même me dire bonjour.

Ravie de la voir si heureuse, je me lève pour l'embrasser sur la joue.

— *Bonjour**, Joséphine.

Puis je tends la main à Hervé, qui se tient à côté d'elle. Il pique un fard, mais la prend et la serre fermement. Il a l'air d'un gentil garçon.

— Devine quoi ? répète Joséphine, qui regarde Hervé avant de reporter les yeux sur moi. Ils organisent un voyage scolaire en Angleterre.

Joséphine adore l'anglais ; elle rêve d'aller au Royaume-Uni depuis que les Beatles ont sorti leur premier album, le mois dernier. Je l'entends parfois chanter *Love Me Do* ou *Please Please Me*. J'observe ma fille, son visage débordant de jeunesse et d'excitation, et avec un pincement au cœur que je connais bien, je songe à son père. Elle a la même *joie de vivre**, le même désir d'expérimenter, de tout goûter. Mais j'ai le cœur lourd, car je sais que je vais devoir la décevoir.

— Joséphine. Je suis désolée. On ne peut pas se le permettre.

Ses yeux prennent une nuance plus sombre, elle cesse de sourire, ses fossettes disparaissent.

— Mais tu ne sais même pas combien ça va coûter. Et il me reste de l'argent de mon anniversaire.

— Je sais, dis-je en exerçant une pression réconfortante sur sa main. Mais nous n'avons pas une telle somme d'argent.

Elle pousse un long soupir et je sens tout son corps s'affaisser. Lèvres serrées, Hervé détourne le regard, manifestement gêné. L'argent n'est pas le genre de sujet que l'on aborde en dehors de la famille.

— Tu n'as même pas de passeport, ajoute Soizic.

Le mot « passeport » accélère les battements de mon cœur. Il faut qu'elle attende encore un peu, jusqu'à la fin de ses examens, le temps que nous ayons parlé de tout calmement et en détail.

— Je suis sûre que je pourrais en avoir un ! s'écrie Joséphine.

Je sens son exaspération à ce haussement de ton. Au lieu de l'aider à réaliser ses rêves, nous l'entravons, nous la retenons.

Je me tourne vers Hervé.

— Tu y vas, toi ?

— Je vais demander à mes parents, répond-il avant de regarder Joséphine. Ils pourront peut-être te prêter de l'argent.

— Non, Hervé ! Il n'en est pas question !

Je suis choquée par sa proposition, ce n'est pas à lui de la faire. Aussi je me retourne vers Joséphine pour clore la discussion avec un sourire que j'espère apaisant.

— Il y aura bien d'autres occasions. De toute façon, tu es très jeune pour un si grand voyage.

— Maman, je ne suis plus une petite fille, rétorque Joséphine qui refuse mon sourire. Je suis sûre que je peux réunir l'argent. (Elle jette un coup d'œil à Soizic puis revient vers moi.) Mais tu ne veux pas que j'y aille, point. C'est ça ? Tu ne veux même pas que j'aille à Paris. Tu veux que je reste ici toute ma vie, dans cette Bretagne ennuyeuse.

La soudaineté de son explosion m'a prise au dépourvu.

— Non, pas du tout ! protesté-je. Je sais bien que tu n'es plus une enfant.

— Eh bien, dans ce cas, pourquoi tu continues à me traiter comme si j'en étais une ?

— Joséphine ! s'emporte Soizic dont les yeux sont devenus froids comme la pierre. Ça suffit.

Ma fille pousse un bruyant soupir.

— Je ne vais pas rester ici éternellement, tu sais.

— J'ai dit que ça suffisait.

Soizic se lève, croise les bras, histoire de joindre le geste à la parole.

C'est sa maison, nous y vivons selon ses règles. On ne crie pas et on ne se dispute pas. Je grimace intérieurement, tant la pitié que j'éprouve pour ma fille me serre la poitrine. Ce n'est pas vraiment l'argent, le problème, en l'occurrence.

Joséphine se lève.

— Je m'en moque de ce voyage. Je veux juste quitter cette maison, et Trégastel. C'est tellement... petit. Et les gens sont...

Elle se tourne vers Hervé, qui donne l'impression de vouloir se trouver n'importe où sauf ici. Le prenant par la main, elle l'entraîne vers la porte.